



Actualité des intuitions fondatrices **(Fr André-Pierre Gauthier)**

L'aventure de la mission éducative lasallienne a commencé voici plus de trois siècles, dans les années 1680, alors que le château de Versailles se met à briller de toutes ses fêtes. Nous, les contemporains du livre numérique et de la commande vocale, nous voici projetés dans un monde et une époque qui nous sont étrangers et familiers. Suffisamment familiers pour nous en reconnaître des héritiers – la « question scolaire », comme aujourd'hui, y était décisive –, et suffisamment étrangers – la plume d'oie et le catéchisme quotidien ont disparu des salles de classe – pour sentir que nous devons, afin de maintenir fécond l'héritage, exercer un droit et, plus encore, un devoir d'interprétation. Partenaires lasalliens, réunis à Ciney, telle est votre responsabilité. Si nous nous arrêtons sur la fondation de la tradition éducative des Frères des écoles chrétiennes, ce n'est pas seulement pour en connaître l'histoire, c'est surtout pour en saisir l'esprit. C'est cet esprit de fondation, autrement dit les motivations et les décisions de Jean-Baptiste de La Salle et des premiers Frères, qu'il faut retrouver et accueillir, pour écrire, à la première personne, c'est-à-dire au « nous » de votre communauté, un chapitre qui pourrait s'intituler : « Au XXI^e siècle, éduquer en frères, dans des écoles offertes à tous, au nom de l'Évangile ».

Que Jean-Baptiste de la Salle, un prêtre récemment ordonné, chanoine et docteur en théologie, issu du milieu bourgeois de la riche ville de Reims, en charge, de surcroît, après la mort de ses parents, d'une nombreuse fratrie, s'engage dans la scolarisation des garçons pauvres, cela peut surprendre. Cependant, le souci de leur éducation et de leur instruction chrétienne, en ce XVII^e siècle finissant, est largement porté par les élites catholiques. Ce qui peut surprendre davantage, ce sont les choix décisifs auxquels cet engagement l'a conduit, progressivement. Des choix qui, en le mettant à distance de son milieu d'origine et de ses légitimes ambitions, et en réorientant sa vocation sacerdotale, lui ont fait inventer un nouveau style d'écoles, en lui faisant élaborer une nouvelle forme d'engagement pour tenir ces écoles, pensées dorénavant en fonction des besoins des jeunes et des maîtres.

À son époque, l'éducation des garçons pauvres, plus que celle des filles, est négligée ou peu efficace ; elle est difficile et décourage les meilleures bonnes volontés. Et aussi, tout autant que les enfants, ceux qui sont négligés et méprisés, ce sont les maîtres d'école, abandonnés à leur incompetence. Et si des voix murmurent que leur métier est grand aux yeux de Dieu, personne n'a encore su leur donner des signes tangibles de sa valeur et de sa dignité. La tradition éducative qui se dessine alors constitue une réponse à ce double besoin, des jeunes et des maîtres. Une réponse généreuse, une réponse du cœur, certes, mais surtout, une réponse nourrie de confiance, d'intelligence et de foi, une réponse mûrie par la relecture de leurs premières expériences scolaires, par l'élaboration patiente de projets et par l'apprentissage du

débat respectueux de l'avis de chacun. S'inscrire dans cette tradition nous invite à partager les questions et la démarche fondatrices.

Faisons quelques minutes un saut dans l'histoire, et projetons-nous sous le roi Louis XIV, dans un pays qui commence à connaître des évolutions économiques, sociales et religieuses essentielles. Dans cette France encore très rurale, les villes et l'économie urbaine connaissent un essor important et offrent des emplois de plus en plus qualifiés, nécessitant la maîtrise de la lecture, mais aussi celle de l'écriture, cette compétence si ardue à acquérir. Dans cette France catholique, ou plutôt teintée de catholicisme, que gagnent les idées véhiculées par les protestants et des philosophes, les prêtres peinent à évangéliser et à fidéliser les pauvres gens. Leurs propos et leur mode de vie sont trop éloignés de leurs attentes et de leur quotidien. Dans cette France engagée dans un projet de scolarisation de grande ampleur – il s'agit d'éradiquer le protestantisme, d'asseoir définitivement le catholicisme et de moraliser les comportements potentiellement rebelles de la jeunesse –, dans cette France, donc, que le roi et les évêques veulent « envoyer à l'école », ce n'est pas la charité qui manque, mais la capacité, l'audace même, d'imaginer des moyens inédits : une école autre avec des maîtres différents, qui sachent accueillir l'étrangeté de ces pauvres, dont on commence pourtant à percevoir toutes les richesses qu'une éducation adaptée pourrait révéler. On attend une médiation nouvelle – ce seront les « écoles chrétiennes » de Jean-Baptiste de La Salle –, et d'autres médiateurs, et ce seront ces maîtres qu'il appellera « Frères ». Le prêtre qui permet cette évolution investit un nouvel espace, l'école, et un ministère nouveau, l'éducation.

Des écoles, des écoles chrétiennes et des écoles chrétiennes pour les pauvres, il y en a, dans les années 1680, sur tout le territoire. Il y en a, mais pas assez, et surtout, elles ne donnent pas satisfaction, car elles n'arrivent pas à fidéliser enfants et adultes. L'intuition de Jean-Baptiste de La Salle part de cette difficulté. Ses initiatives sont autant de ruptures qui vont le mettre en constante difficulté avec les pouvoirs civils et ecclésiastiques, et aussi, au sein de son Institut naissant, avec certains maîtres. À compter de 1680, ce sont presque 40 ans de combats et de doutes qui assurent la lente maturation de ce projet promis à devenir pérenne. À sa mort, en 1719, il ne laisse qu'une petite vingtaine d'écoles, qui sont porteuses d'une conception neuve des jeunes, des maîtres d'école et de l'école elle-même.

Une nouvelle conception de l'école. Pour fidéliser les jeunes, elle doit montrer son efficacité et son utilité, car un garçon en classe, ce sont des bras en moins à la maison. Pour cela, Jean-Baptiste de La Salle innove, sur trois plans principaux. D'abord, la classe, semblable à celle que nous connaissons : un local dédié, un groupe d'élèves rendus attentifs par la compétence du maître et des outils pédagogiques adaptés. Et tout cet investissement, pour qui ? Pour des pauvres ! Jean-Baptiste de La Salle emprunte l'idée aux collèges jésuites, dont l'accès était réservé aux familles aisées, et la met à la disposition d'une classe sociale sans classe(s). Les écoles lasalliennes pratiquent l'enseignement simultané. Un maître qui enseigne les enfants l'un après l'autre, dans un lieu quelconque – une salle du presbytère ou chez lui –, sans autre pédagogie bien souvent que la violence, c'en est fini ! Il s'agit d'assurer à chaque enfant et à chaque famille une meilleure rentabilité du temps scolaire, et grâce au regroupement des élèves, de s'entraîner au partage des responsabilités, à l'entraide mutuelle, et d'acquérir les règles du savoir-vivre ensemble et du savoir étudier personnellement en apprenant à faire silence et à se concentrer. Rien de cela n'existe vraiment dans les semblants d'écoles que les pauvres fréquentent. Ce choix suppose que les maîtres reçoivent une formation pédagogique et didactique. Le fondateur a compris qu'être maître ou élève, cela s'apprend. Un jeune n'est pas naturellement un élève, ni un adulte, naturellement un enseignant. Ensuite, l'apprentissage de la lecture se fait en français et non plus en latin. Outre son intérêt pratique, cette décision

opère une révolution. Si, en effet, le français est la langue de la vie quotidienne et des activités profanes, le latin est celle de l'Église. Valoriser le français, c'est affirmer que l'école des pauvres n'a pas pour seule finalité de faire des chrétiens, mais aussi, et d'abord, des hommes capables de s'intégrer dans la société grâce au savoir-faire du métier et au savoir-être que procurent les règles de civilité. Hier comme aujourd'hui, sans cela, un jeune ne peut pas bâtir d'existence digne. Enfin, l'école cesse d'être un ghetto de pauvres. Ceux-ci, pour s'inscrire dans les écoles gratuites, devraient montrer un certificat qui attestait le manque de ressources des parents. Jean-Baptiste de La Salle ne peut se résoudre à cette stigmatisation. Il veut ses écoles gratuites pour tous, ce qui occasionnera un combat dans fin avec ceux que l'on appelle les « maîtres écrivains » et qui gagnaient leur vie en enseignant.

Une nouvelle conception du maître d'école. Les plus lucides l'ont compris avant même Jean-Baptiste de La Salle : si l'on veut des maîtres compétents et de bonne moralité, il vaut mieux privilégier des prêtres ou des séminaristes, puisque, en plus, les maîtres laïcs finissent toujours par délaisser l'école pour un emploi mieux rémunéré. Mais quelque chose manquerait-il aux clercs pour que Jean-Baptiste de La Salle ne conduise pas les maîtres de ses écoles vers le sacerdoce ? Outre leur difficulté à adapter leur enseignement aux élèves, la mission scolaire reste pour nombre d'entre eux seconde, voire secondaire par rapport au ministère sacerdotal. Jean-Baptiste de La Salle comprend que le service éducatif des pauvres réclame des maîtres voués entièrement à cette tâche, et que, compte tenu de son importance, c'est Dieu lui-même qui les appelle. Ce métier devient alors un authentique ministère. Il n'est ni secondaire ni même second. De là, sa dignité, s'il est vécu comme un engagement de toute la personne. D'où la proposition de la vie en communauté. Les Frères ne sont pas des religieux qui ensuite, se décident à faire la classe. Ce sont des maîtres d'écoles qui, pour répondre de tout leur être à cet appel de Dieu, s'engagent à vie, ensemble, par fidélité aux jeunes et les uns envers les autres. Comment témoigner d'une réponse fidèle à Dieu, sans manifester cette fidélité dans le quotidien d'une vie ?

Une nouvelle conception des jeunes. Cette nouvelle conception des maîtres et des écoles repose sur un nouveau regard porté sur les jeunes. Ce qui change vraiment tout, c'est que ces maîtres soient des Frères, frères entre eux, et frères aînés des jeunes. Le frère à l'école, c'est l'homme d'une présence, qui le rend attentif à tous les aspects de la vie de ses élèves, à leur présent et à leur avenir. Le credo lasallien tient en cette conviction : un enfant est capable de, et même « capable de tout », pour peu, comme dit le Fondateur, qu'il sache lire et écrire. Encore faut-il qu'il se trouve dans un contexte qui favorise ses acquisitions. L'espace scolaire devient l'objet de toutes les attentions. Jean-Baptiste de La Salle conçoit un lieu protégé de l'intrusion inopinée des parents ou de la curiosité des passants. Le silence s'impose au maître comme à ses élèves : il faut favoriser la concentration de ceux qui ne connaissent souvent que les bruits de la rue et les cris à la maison. Les enfants sont responsabilisés : l'un garde la clé de l'école pour l'ouvrir chaque matin, l'autre assure la prière, un troisième visite un camarade absent... L'absentéisme est, de fait, le fléau extérieur, comme la violence peut être un fléau intérieur ; la violence des jeunes entre eux et celle des maîtres envers eux, mais aussi celle qu'entraîne le mépris ou les remontrances incessantes. Les écoles de Jean-Baptiste de La Salle combattent l'un et l'autre, l'absentéisme et la violence. Il consacre de nombreux écrits à réguler les sanctions, et précisément la correction physique, auxquelles le maître pense pouvoir légitimement recourir. Dans ce cas extrême, tout un rituel punitif veille à évacuer chez lui toute colère et toute brutalité subite. L'enfant est un être de raison, écrit Jean-Baptiste de La Salle. Il n'y a pas lieu de le corriger comme un animal. On peut dire que pour lui et ses premiers Frères toute l'aventure éducative consiste à changer son regard sur les jeunes, à accepter d'intégrer à l'acte éducatif les fragilités des jeunes, et à rendre l'école accueillante

aux jeunes les plus fragiles. Elle consiste aussi à considérer l'éducation comme une œuvre collective, assurée par une communauté d'hommes rassemblés par cette mission commune. Elle consiste enfin à penser que Dieu est présent dans les attentions et les bienveillances quotidiennes qui se vivent à l'école : quand, sous la conduite du maître et sûr de son affection, l'enfant apprend à tailler sa plume d'oie, à réciter ses prières ou à partager un peu de son repas de midi et de son savoir avec moins favorisé que lui. En continuant de nous mettre patiemment à l'école de Jean-Baptiste de La Salle et des premiers Frères, ensemble, nous allons poursuivre cette aventure. Il ne s'agit pas, maintenant, de tout prévoir de l'avenir de la mission lasallienne, mais simplement, et c'est décisif, de le permettre.